

# BOMBAY

## ET FARD À PAUPIÈRES

### LE LIT.

Dors, essaie de dormir ma chérie, tu verras c'est un matelas fabriqué main. Je le retourne régulièrement pour que le creux de mon corps ne se fige pas dans les plumes. Quand je change les draps, je vois le poids d'un seul corps sur la gauche près du mur. Je le retourne et j'équilibre. Mais il n'y a jamais la trace de deux corps en même temps et sur le même versant. Cela fait longtemps maintenant que ton grand-père ne dort plus là. Toi, tu as sûrement oublié le sommeil solitaire. Ton amoureux te rejoindra dans quelques jours, tu ne peux pas avoir peur dans ma chambre.

Je n'ai plus l'habitude de dormir avec un traversin. Ma tête ne peut s'y poser à moitié. Il est trop dense. Il se coince mal sous mon cou. Soit il m'étrangle, soit il s'échappe. Ma tête tombe d'un côté ou de l'autre. Mon corps déborde de la cavité laissée par le corps de mamie. J'enroule le traversin autour de moi, un bout sous la tête, il descend le long de mon corps, la fin entre les jambes. J'aimerais devenir une souche. J'ai la gorge sèche. Mamie ne boit pas d'eau. Cactus dans le désert, sur la langue un goût amer. Rallume la lumière. Quelques livres par terre. La vie des vers à soie de Jean Rostand. La vie des vers à moi. La vie du vert en moi. L'avis du vert en toi. La visse de Duvert en moi. Je n'arrive pas à dormir. Je dois reprendre mes réflexes d'enfance. Un verre de lait, un orgasme et au lit. Je ne compte pas les moutons dans le ciel, je jouis. Un traversin entre les jambes, je le prends pour mon cheval. Quand je demandais à mes copines vers huit ans : tu aimes faire du cheval ? Elles me répondaient qu'elle n'en avait jamais fait. Je te prête mon traversin si tu veux. Mamie, c'est grave de faire du cheval ? Mais non ma chérie, tu feras de beaux rêves. Je me frotte et me dandine. Ici, pas de grosse pine. Je rêve que je mange des grosses tartines ramollies par le beurre. Le ventre bien rempli, mes yeux se ferment comme lors d'une sieste de dimanche après-midi.

Les oiseaux me réveillent. Je tripote le traversin de lin entre mes doigts. Sous ma tête, je tiens quelque chose. Je ne reconnais pas ce morceau. C'est ma main gauche insensibilisée par les fourmis. Mon corps s'étend dans le lit. La place à côté de moi est tiède. Mes doigts cherchent. Caresser un corps qui m'échappe. Il n'y a personne. Il y a des miettes dans le lit. Je me gratte et me dandine. L'élastique du drap housse est trop lâche. Pain grillé dans la cuisine. Je me gratte et me dandine. Mamie ne mange pas dans le lit. J'époussette le drap, les yeux encore fermés. Mais les miettes ne s'en vont pas. Je ne les sens pas directement sous mes doigts. Je frotte mes yeux collés par la nuit. Ça sent le sommeil ici, dit mamie. Ça me démange, ça me dérange encore. Regarde sous le drap, tu as couvé mes petits chéris, cette nuit. Ce sont les graines de vers à soie. Habituellement je les mets dans mon tablier à poches sous ma jupe, mais il vaut mieux une femme jeune, saine et au tempérament tranquille pour l'incubation. La transpiration des vieilles femmes comme moi est trop acide et abondante, les œufs n'éclosent pas. Mais bon, c'est pas pour ça que tu dois avoir des enfants.

### LA CUISINE.

Sur mon lavabo noir, il y a du calcaire. L'eau arrose la pierre. Tony regarde les lignes blanches de la poussière de l'eau. Il fait la vaisselle. Il casse une tasse de porcelaine de mamie. Le robinet fuit et je ne sais pas comment faire. Il faut changer le joint. Le torchon chuinte sur les verres encore humides. Je déteste sentir les spaghettis ramollis par l'eau se désagréger sous mes ongles, c'est pour ça que je finis toujours

naître. L'e dans l'os. Le o prend soin du e, le e prend soin du o. Tu vois, l'œil du bœuf me glisse des mains. Il roule visqueux et aimeante la pruite à terre. J'ai dû faire des vœux pieux. Interdire au e de regarder le o. Interdire aux rayons du soleil de s'immiscer entre eux. L'e dans l'o dévale les collines de sables, le nœud avale et s'arrête. J'aurais dû plier le e et l'o en leurs courbes siamoises et les emporter avec moi. Elle me prend le bol d'eau des mains et jette les œufs par la fenêtre. J'ai un haut-le-cœur. Tony ne sait plus où regarder. Il fixe les graines germées dans la bouteille d'eau coupée. Il veut encore moins en manger.

### LE CHALET.

C'est après le chemin des roseaux, dans son chalet en bois de bricolage qu'elle dé-domestique ses vers. Derrière des pelles, des faux, des luges, des fusils accrochés. Ivana a planté un mûrier blanc à côté, mais il n'est pas encore assez grand pour nourrir tous ses vers. Alors elle demande à ses amis du sud, et aux amis des amis du sud de lui envoyer des feuilles de mûrier blanc fraîches pour ses amis les vers. Elle garde en pile les enveloppes vides près du vivarium. Avant elle piquait les feuilles de mûrier au jardin botanique, la crainte au ventre de se faire prendre. Elle tanguait sur la balançoire. Elle attendait que tout le monde parte. Enfin seule, elle sautait sur le mûrier blanc. Elle arrachait trois quatre feuilles, puis changeait de branche. Il ne fallait pas que l'on découvre ses manigances à cause d'un trou trop flagrant dans le feuillage.

Les souris se cachent dans leur boîte à mouchoirs quand elles perçoivent notre présence. La pluie a pourri les murs. Le papier peint se décolle. Bois coupé, sève immobilisée. Il y a encore quelques coulées d'essence séchée de la mobylette de Papi. Et Mamie n'a pas enlevé son calendrier de playmate, dernière page tournée début août 2012, une fille nue sous une douche chaude. Mamie a gardé aussi mes tubes et mes boîtes de tic-tac d'apprentie entomologiste. J'y enfermais des cousins. Des ailes de coccinelles. Seulement un doigt d'enfant, une phalange à taille réduite pouvait s'introduire sous les élytres rouges à pois noirs pour tirer l'aile par doux à-coups. Les étuis des ailes de coléoptères étaient alors astreints à leur seule fonction décorative. Je ne voulais pas qu'elles s'envolent, j'aimais trop leur motif. J'avais récupéré aussi les chiots morts-nés. Comme Siegrid la chienne en avait trop, elle avait commencé à en grignoter. Les chiots n'avaient jamais ouvert les yeux, et peut-être tant mieux. Je pouvais me caresser la joue avec leurs corps inertes, leur duvet, comme celui des vers ou des fleurs, ils étaient plus doux qu'une pêche. Je voulais les garder avec moi ces amis qui ne répondaient pas, mais leurs couleurs se mirent à grouiller. Mamie les a mis tous ensemble dans un bocal plein de formol. J'y ai rajouté des paillettes et des gommettes pour qu'ils n'oublient pas la fête.

mon assiette. Il reste des rondelles de poireaux dans la bonde. Mamie Ivana est encore habillée en vert. Je l'ai toujours connu en vert. Elle boit du thé vert. Elle m'a préparé un gâteau vert. Et elle dé-domestique des vers. Elle porte des collants verts fluo, des chaussures vert sapin, un pull vert kaki. Et moi, pour m'assortir à elle, je n'ai que des bottes caca d'oie. Les vers sont domestiqués depuis 5000 ans. Et elle a verni ses ongles en vert. Elle veut leur réapprendre à se nourrir seuls. Mamie Ivana. Je l'appelais Mamie verte pour la différencier de Mamie poulet. Elle a cuit le gâteau au thé matcha dans un moule en forme de fleur. Les grosses papillonnes ont été sélectionnées pour qu'elles puissent pondre encore plus d'œufs. A cause de cette sélection, leurs ailes sont aujourd'hui cornées, l'abdomen est trop gros. La papillonne secoue un peu les ailes et c'est tout. Elle ne vole plus. Ivana veut rééduquer les vers à soie. Les forcer à l'autonomie. Au bord du lavabo, les œufs de cailles trempent dans l'eau. Mamie m'a toujours confié la tâche de les éplucher. Casser délicatement la coquille. Attraper la fine peau entre la coquille et le blanc de l'œil. Replonger dans l'eau. Tirer la peau pour laisser partir l'ensemble de la coquille. Bulles dans l'eau. Impacts.

Mon trésor, je ne supporte pas la vision de ton grand corps à coté des œufs de caille. Je ne supporte pas cette disproportion. On remangera des œufs de caille quand tu auras un être de moins d'un mètre quarante. Je ne supporte pas que l'origine des cailles se fasse décalotter par des adultes. Les œufs dans l'eau, je ne peux plus non plus. J'ai même du mal à écrire le o détaché du e. Mes doigts anticipent à mon insu la fusion des deux lettres. Le e et le o se regardent. L'e dans l'o dissèque l'œil de bœuf. L'e dans l'o s'est attaché au il. Lui. L'e dans l'o. L'e a perdu les eaux. On appuie sur le bourgeon, les avortons s'obligent à

Dans le vivarium, les escargots bavent sur les livres non vendus de Tony. Ils entament les bords. La marge s'efface en pelures mâchées. Au bord des lettres, la salive brille, le blanc du papier vire au transparent glaireux. Les escargots s'arrêtent. L'orgie de papier n'est pas pour eux. Tant de sécrétions mousseuses à produire les tueraient. Mamie conserve presque tous les déchets des vers. Dans un tronc creux, elle stocke les excréments, feuilles séchées, vers morts, cocons, toiles d'araignées... Elle récupère seulement la poudre irisée des ailes des papillons pour se farder les paupières. Dans le tronc, elle a laissé les cendres de Siegrid aussi. Mausolée échelle canine, des herbes inconnues au goût d'anis y poussent. Pluies évaporées, notes vertes calcinées, poussières chaleureuses. Au bout de la sente

### LE CHALET.

Tony me regarde devant le chalet, une bêche, un sécateur et un arrosoir dans la brouette. Il gâte le jardin, taille les arbustes, ramasse les fleurs et feuilles mortes. Mamie Ivana aime quand tout est parfait, tout assorti. Monte, je t'emmène à la tombe d'Ivan, elle mérite d'être nettoyée. Ses mains terreuses serrent fort les manches à la peinture verte écaillée. Les veines bleutées de ses avant-bras bandent. Je suis lourde... on avance lentement. Dans la sente, des herbes hautes se prennent dans le mécanisme de la roue, je dois descendre. On laisse la brouette là et on écrase les épis de nos pas. Des ronces me griffent. Des orties me piquent. Je frotte de la terre mouillée contre les rougeurs. Une portière, une jante d'une 2 CV désossée, rouillent, traînent depuis des années. Papi voulait être enterré entre le ruisseau et les champs. La terre trop boueuse a noyé le gazon, le vert a tourné au pisseux. Alors Mamie a déroulé la pelouse de synthèse. Elle avait pensé teindre la pelouse avec du colorant vert alimentaire E142. Ça n'a pas fonctionné. Elle a verni elle-même les fleurs en céramique, fuchsias, turquoises. Tony joue avec les oiseaux et les papillons en plastique. Il chuchote aux oreilles de chacun. Il leur donne la parole, leur invente une biographie.

Mamie a moulé le visage de Papi mort. Elle l'a ensuite donné à un sculpteur funéraire pour qu'il fabrique une statue. La forme du crâne, le cou, les épaules ne lui ressemblent pas. Des taches de mousse attaquent le buste.

Je m'assois en biais sur le caveau et je brosse en appui sur une main. Mon poignet s'engourdit. Tous ces pollens gluants ont embaumé la stèle. À genoux, j'ai plus de force. À quatre pattes, les boulettes de miasmes de la nature se forment et s'en vont. J'éternue, je suis allergique, la nature ne m'aime pas. Tony me caresse le visage avec ses gants de jardinier. Rugueux, ils sentent l'huile de la tondeuse, l'herbe coupée déjà rance. Il m'explique comment déterrer une plante sans arracher ses racines. Sa voix derrière moi. Il vide un pot en terre, le retourne et le place devant moi sur la tombe. Mon nez coule. Je repose ma tête contre la pierre. Elle est chaude.

# ESTELLE BENAZET